

Nécessité d'examiner et de suivre la femme enceinte

Par E.-A. René de Cotret

Professeur de clinique obstétricale à l'Université Laval

Messieurs,

Nos cliniques d'obstétrique sont désormais complètes, encore deux autres après celle-ci : il faut donc me hâter plus que jamais d'être praticien. Depuis un an, je me suis efforcé de vous inculquer les principes élémentaires de l'obstétrique ; y ai-je réussi ? l'avenir répondra à cette question. Aujourd'hui, en ma seule clinique, je voudrais vous enseigner la prudence et vous prouver que ce n'est pas tout, pour être bon accoucheur, de bien savoir faire un toucher, de bien pratiquer le palper, de bien conduire le travail de l'accouchement.

L'axiome si connu : "Une once de précaution vaut mieux qu'une livre de guérison", devrait faire le titre de cette clinique ; mais pour parler en accoucheur il vaut mieux l'intituler : *Nécessité d'examiner et de suivre la femme enceinte*, afin de lui éviter les incidents désagréables ou les accidents inhérents à la grossesse, afin de faire de la puériculture intra-utérine si nécessaire, afin de préparer un accouchement heureux en temps opportun, afin de rendre la femme apte à bien remplir le grand devoir de la lactation qui la fait deux fois mère.

Il y a quelques années, écrivant sur le même sujet, je m'exprimais ainsi : "En face de l'horrible hécatombe toujours grossissante des jeunes femmes qui succombent pendant la grossesse, la parturition ou les suites de couches, n'y a-t-il pas une digue à jeter pour enrayer le mal qui vient ou du médecin ou de la patiente ; de l'apathie du premier ou de la négligence de la seconde ; de la coupable insouciance de l'homme de l'art ou du mépris impardonnable de la mort de la part de la gestante. On semble oublier d'un côté la grande responsabilité qui pèse sur celui qui a diplôme pour soulager, prévenir ou guérir, et de l'autre également, d'énorme responsabilité qui est dévolue à la mère de famille. On n'est pas le médecin hygiéniste ou le vrai médecin qu'on devrait être ; on est un homme quelconque qui se place au bas d'un précipice pour y guérir celui qui pourrait y tomber ; on est celui qui se mettrait de long d'un chemin de fer pour amputer un membre au malheureux dont une locomotive aurait écrasé la jambe. Est-ce là le médecin ? Non, il faut être celui qui éloigne du précipice, il faut être celui qui montre le danger des mauvaises routes et indique les bonnes voies à suivre.

On est celle qui marche à la grâce de Dieu, sans direction, toujours devant soi, sans connaissance des obstacles, et que le premier faux pas jette dans la tombe ; on est celle qui méprise la sagesse de l'expérience ; on est celle qui croit

s'aimer ou aimer ses petits, et qui, cependant, ne fait pas ce qui conservera la main qui distribue le pain, ou le cœur qui répand l'amour à ces chers petits. Est-ce là la vraie femme ou la véritable mère ? Non ; il faut être celle qui apprend à surmonter ou à éviter les obstacles ; il faut être celle qui sait se conserver à la tendresse d'un époux, à l'affection de ses enfants."

De ce qui précède il est facile de comprendre que médecin et femme ont un devoir sacré à remplir et ce devoir est d'autant plus impérieux qu'il est dû en même temps à la société.

Il y a, certes, une éducation à faire parmi le peuple surtout ; mais cette éducation je l'ai commencée déjà depuis plusieurs années et je suis heureux de constater que bon nombre de mes élèves se prêtent volontiers à la continuation. Si je ne craignais de blesser la modestie de certains médecins, je féliciterais et nommerais bien haut ces jeunes conférenciers qui, à la demande d'un curé vraiment patriote, ont fait entendre aux mères de famille les sages conseils de la prudence exigée à certains moments de leur vie. Aussi quelles louanges n'aurais-je pas à adresser à cet apôtre du Seigneur, s'il m'était permis de le faire ? Si je prononçais ici le nom de ce patriote, c'est l'âme toute humble du curé que je blesserais par mes louanges, car, vous le savez, l'apôtre fait le bien par amour du Seigneur et non pour sa propre gloire.

Il est beau ce geste de ce bon curé qui vient d'établir des conférences où les mères vont s'instruire sur les questions d'hygiène ; ce geste est grand, majestueux ! puisse-t-il être imité par un grand nombre d'autres pasteurs qui ont toute l'autorité voulue pour être écoutés encore mieux que nous, pauvres médecins à la voix faible, aux gestes indolents, à la démarche apathique.

Messieurs, vous entrerez bientôt dans la vie active du médecin, veuillez mettre en pratique toujours, oui toujours, les sages conseils que je vais vous donner, et vous ne serez plus alors de simples médecins n'ayant pour unique but que de guérir les malades ; vous serez de véritables apôtres dans ce second sacerdoce qu'on appelle "*La Médecine*", vous serez des puériculteurs, vous serez des colonisateurs, vous serez des hygiénistes. Il est bien plus beau et plus utile de faire de la médecine préventive. La gloire qu'on en obtient n'est peut-être pas aussi satisfaisante pour l'amour-propre du médecin vaniteux ; mais l'avantage que nos patients en retirent, compense au centuple dans l'âme du médecin consciencieux et honnête cette petite satisfaction toute personnelle.

Quelle éducation y a-t-il à faire ? Celle des jeunes femmes, celle des mères. Cette éducation, je vous en préviens, n'est pas facile à faire. Ah ! si nous n'avions à traiter qu'avec les jeunes femmes, le but serait vite atteint ; mais malheureusement il y a toujours l'obstacle du vieil entourage qu'il faut vaincre et qui revient continuellement à la charge. Dites donc à une jeune femme qui est toute prête à vous écouter, de vous apporter des urines, et vous entendrez aussitôt les récriminations de sa mère ou de sa grand-mère, quand ce n'est pas de sa belle-mère, qu'elles-mêmes n'ont jamais fait examiner leurs urines et qu'elles